

Amélie Nothomb

« JE ME SUIS BRICOLÉ UNE MYSTIQUE PERSONNELLE »

Propos recueillis par Michel PAQUOT

Personnalité insolite, l'écrivaine belge entretient des rapports singuliers avec ses lectrices et lecteurs. À travers ses livres, qu'elle publie à chaque fin d'été depuis vingt-six ans, mais aussi en répondant personnellement à leurs lettres et en les rencontrant en librairie. Dans son nouveau roman très abouti, *Les prénoms épicènes*, il est question de vengeance.



Amélie NOTHOMB, *Les prénoms épicènes*, Paris, Albin Michel, 2018. Prix : 20,00€. Via *L'appel* : - 5% = 19,00€.

L'enfance d'Amélie Nothomb a été particulièrement cosmopolite. Née le 13 août 1967 au Japon, à Kobe où son père est consul, alors que Wikipedia lui fait voir le jour à Etterbeek un an plus tôt (« Une légende urbaine qui ne me concerne pas, ce n'est pas grave », commente-t-elle), elle se croit japonaise. À cinq ans, elle vit son « arrachement » à ce pays comme un « traumatisme ». Suivent la Chine, les États-Unis, et différents pays asiatiques, le Bangladesh, le Laos et la Birmanie. Ces séjours successifs lui permettent de s'ouvrir à différentes cultures et religions.

« Venant d'une famille très catholique, même si mes parents ne l'étaient pas tellement, je connais très bien cette religion, explique-t-elle. J'ai par exemple la plus grande estime pour Jésus. De là à dire que je suis catholique, cela me semble réducteur. Durant ma jeunesse, j'ai eu affaire à beaucoup d'autres religions pratiquées par des gens que je côtoyais au quotidien. J'ai donc eu l'occasion de m'y intéresser, ce qui a constitué une très grande richesse. Je me suis bricolé une mystique personnelle qui les englobe un peu toutes. »

GROSSESSES ANNUELLES

Depuis 1992 et la parution de son premier roman, *Hygiène de l'assassin*, Amélie Nothomb publie un nouveau livre à chaque rentrée littéraire. Tout en « tombant enceinte » durant l'année de trois autres livres qu'elle ne publie pas et que, par décision testamentaire, elle refuse qu'ils le soient après sa mort. Au printemps, elle choisit parmi ces « grossesses non préméditées » celle qu'elle mènera jusque dans les librairies. Sa vingt-septième, intitulée *Les prénois épiciènes*, a une bonne bouille. S'il y est question de la vengeance murie pendant des années par un homme contre la femme qu'il a jadis aimée, on constate que, finalement, cela ne lui réussira pas. Ce sont, au contraire, la bonté, la gentillesse et le pardon qui sont les garants d'une vie heureuse. Comme c'est toujours le cas chez la romancière belge qui, néanmoins, trouverait « très prétentieux » de parler de message ou de « leçon de morale ». Elle entend plutôt « partager un questionnement ».

« Il ne faut pas mentir au lecteur : la vie est tragique, reconnaît-elle. Mais, en même temps, ce n'est pas désespéré. C'est aussi pour cette raison que j'ai réécrit pas mal de contes de Perrault. J'aime beaucoup sa façon de montrer une réalité tragique dont on peut quand même toujours se sortir en recourant à un petit peu d'habileté, d'humour, d'esprit. C'est profondément ce que je crois. Mon écriture témoigne d'une foi inébranlable en la personne humaine. Je trouve l'être humain passionnant, on n'a jamais fini de l'explorer. Aussi longtemps que je vivrai, j'aurais envie d'écrire sur lui, inlassablement. »

« ANALPHABÈTE TECHNOLOGIQUE »

Son travail de rédaction s'inscrit dans un rituel extrêmement rigoureux. Elle se lève chaque jour à quatre heures du matin, boit un demi-litre de thé beaucoup trop amer et « franchement dégueulasse » qui lui donne envie de vomir, avant de se mettre à écrire dans un état second. Au Bic, sur des cahiers d'écolier et sans ratures. L'ordinateur ne fait pas partie de sa vie, elle se considère comme une « analphabète technologique ». Le seul jour, depuis 1989, où elle a dérogé à cette règle, optant un dimanche matin pour des croissants, cela a été « l'enfer ».

« Auparavant, j'avais tout essayé, se souvient-elle. Je voulais écrire, j'en ressentais le besoin, mais je sentais que c'était trop difficile pour moi. J'ai donc testé tous les trucs, horaires, substances, le chocolat, le café. Et finalement, à force de tâtonnements, j'ai trouvé cet horaire et le thé trop fort. C'est le bon fonctionnement pour la machine que je suis. Et dans vingt ans, si vous vous intéressez encore à moi, je vous fournirai la même réponse. »

« Quand on écrit tous les jours entre quatre et huit heures du matin, on se sent ensuite tari pour cette écriture-là, poursuit-elle. Par contre, en journée, j'écris dans ma tête. Sans jamais prendre de notes. C'est dans les transports en commun, au cours de ces moments vides où soi-disant il ne se passe rien, que les gens se révèlent le plus. Les Catinaires, par exemple, est né d'une conversation entendue dans le bus entre deux inconnus. »

LETTRÉS MANUSCRITES

Mais si, en journée, celle qui a conjointement appris à lire à trois ans grâce à *Tintin en Amérique* et à la Bible (dévorée en cachette) ne travaille pas à ses romans, ce n'est pas pour autant qu'elle n'écrit pas. Au contraire, dans le petit bureau qui lui a été alloué chez Albin Michel, son éditeur depuis le début, elle répond à son abondant courrier. « J'en reçois de plus en plus, s'étonne-t-elle, émue d'entretenir environ deux mille correspondances. Que des lettres, je refuse les mails envoyés à mon éditeur, je ne les lis pas. Si l'on veut s'adresser à moi, il faut prendre une feuille de papier. Cela prouve que les gens peuvent encore écrire, y compris à quinze ans. Ils ne sont jamais autant eux-mêmes que lorsqu'ils écrivent une vraie lettre manuscrite. Je pense, pour le très peu que j'ai pu en voir, que les mails uniformisent beaucoup. Dans les lettres, grâce à l'enveloppe qui protège le papier, on se révèle. »

« Elles ne se ressemblent pas du tout, elles vont dans toutes les directions. Le plus souvent, c'est très gentil, les lecteurs me remercient. Mais parfois, cela va plus loin. À travers certaines choses qu'ils trouvent dans mes livres, ils entrent dans des confidences qui peuvent être très intimes. C'est une grande émotion pour moi de partager avec eux, et sans doute s'en rendent-ils compte. Je suis comme cela, ce n'est pas fait exprès, je ne fais pas semblant. »

Ce « besoin de l'autre » n'est en aucun cas une posture. Pour s'en assurer, il faut se promener dans les librairies ou les salons du livre où l'auteur de *Stupeur et tremblements* ou de *Biographie de la faim* dédicace ses ouvrages. À chaque admirateur, plutôt admiratrice, et souvent jeune car elle touche aujourd'hui les enfants de ses premiers lecteurs, elle prend le temps de parler, d'échanger. « Je ne suis pas du tout lassée, j'éprouve de plus en plus de plaisir lors de ces rencontres, se réjouit-elle. Je suis dans la situation d'une personne qui vit une très belle histoire d'amour depuis vingt-six ans, et je suis encore plus heureuse et bouleversée maintenant qu'au début. J'ai toujours le même enthousiasme, doublé d'une angoisse encore plus grande. Je ne pense jamais avoir un public acquis, tout au contraire, je me dis que c'est un tel miracle d'avoir été suivie jusqu'ici. Il me faut vraiment être à la hauteur. »

« Écrire est de plus en plus difficile, mais ça me plaît de plus en plus. Plus on écrit, plus on essaie d'attraper quelque chose dans le territoire de l'indicible. Mais, plus on a conquis d'indicible, plus il devient difficile d'en conquérir. Et en même temps, c'est de plus en plus fascinant. » ■